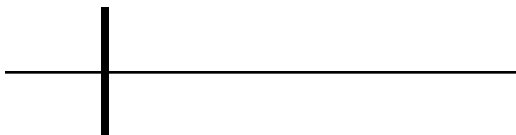


Préface.
L'histoire culturelle en France.
Retour sur trois itinéraires :
Alain Corbin, Roger Chartier
et Jean-François Sirinelli



Philippe Poirrier

Professeur d'histoire contemporaine
Département d'histoire
Université de Bourgogne

Depuis quelques décennies, l'histoire culturelle s'affiche en tant que telle au sein du paysage historiographique français¹. Chapitre spécialisé au sein des bilans de la discipline historique, publication d'ouvrages manifestes, de numéros thématiques de revues, de synthèses également, créations de postes spécialisés au sein des universités témoignent à la fois d'une réelle institutionnalisation et d'une meilleure visibilité². Cette incontestable montée en puissance s'accompagne de réticences certaines, plus ou moins explicitement formulées. L'histoire culturelle souffrirait d'un manque de cohérence ; d'une pluralité de pratiques qui rendraient caduques son projet intellectuel. L'analyse de l'itinéraire de trois chercheurs offre la possibilité de saisir les contours de cette histoire culturelle, et la diversité qui la caractérise au sein du paysage historiographique français³.

Alain Corbin : une histoire des sensibilités

Alain Corbin (1936-) est assurément l'un des historiens les plus innovants du second vingtième siècle en France. Avant de se reconnaître sous l'appellation d'« historien du sensible » — titre d'un livre

1. Pour une démonstration plus complète, nous nous permettons de renvoyer à Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004.
2. Laurent Martin et Sylvain Venayre, dir., *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde, 2005 et Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2004.
3. Le meilleur guide : Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, *Les courants historiques en France. 19^e-20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2005.

entretien qu'il publie en 2000 —, celui-ci a participé aux logiques qui gouvernaient le paysage universitaire des années cinquante et soixante. À l'aube des années soixante, son projet initial d'une histoire des gestes ne peut aboutir, et le jeune agrégé d'histoire se voit attribuer le Limousin dans le cadre du vaste projet d'une histoire économique et sociale de la France impulsée sous l'égide d'Ernest Labrousse. Bertrand Gille dirige la thèse avec l'aval du maître. La spécificité limousine ne permet pas d'appliquer dans toute son orthodoxie le questionnaire labroussien, ce qui conduit Alain Corbin à opérer un premier glissement en direction d'une histoire anthropologique qui accorde une grande importance à l'analyse de la structure de la famille, du comportement biologique, du processus d'alphabétisation, du système de croyances, et du réseau des tensions et des solidarités au sein des communautés villageoises.

La thèse soutenue — *Archaïsme et modernité en Limousin au XIX^e siècle* (1975) —, il s'engage, de livre en livre, à partir d'objets de recherche divers, des formes du désir de la prostituée au paysage sonore des campagnes, dans la construction d'une histoire du sensible : *Les Filles de noce* (1978) ; *Le miasme et la jonquille* (1982) ; *Le Territoire du vide* (1988) ; *Le Village des cannibales* (1990) ; *Les cloches de la terre* (1994) ; *L'homme dans le paysage* (2001). Avec *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot* (1998) Alain Corbin part « sur les traces d'un inconnu ». Les paradigmes de l'histoire sociale traditionnelle sont ici radicalement inversés. L'auteur se démarque à la fois de l'histoire sociale quantitative et sérielle, telle qu'elle s'est incarnée après la Seconde Guerre mondiale avec Fernand Braudel et Ernest Labrousse, et de la « micro-histoire » et son ambition de construire une histoire « au ras du sol ». En récusant le collectif et les individualités exceptionnelles, il propose un véritable défi méthodologique : reconstituer le système de représentations au travers duquel le monde et la société ont pu apparaître à un « Jean Valjean qui n'aurait jamais volé de pain ». La méthode privilégiée accorde une place essentielle, et assumée, à la position de l'historien.

Cette histoire des sensibilités s'affirme comme l'une des modalités les plus en vue de l'histoire culturelle. Le souci de percer, hors de tout anachronisme psychologique, le secret des comportements des individus qui nous ont précédés, au croisement des émotions et des représentations, de l'imaginaire et des sensibilités colore l'ensemble de son œuvre. Alain Corbin privilégie une relation différente à l'égard de la trace et du matériau documentaire mobilisés. L'extension de la no-

tion de source, en direction notamment des sources littéraires, est associée à un intérêt soutenu pour leur construction contextualisée. Le souci de restituer les logiques discursives de ses traces est redoublé par le travail de médiation de l'historien, par l'écriture ou lors de ses prestations orales, en séminaire notamment. Cette histoire compréhensive, quelque peu en marge des pratiques dominantes de l'historiographie française, est légitimée par un désir d'histoire qui ne s'encombre pas d'usages sociaux à décliner.

Après avoir enseigné à Limoges (1968-1969) et à Tours (1969-1986), Alain Corbin occupe, à partir de 1987, une chaire à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne. Désormais au cœur du dispositif de formation doctorale, membre senior de l'Institut universitaire de France de 1992 à 2002, il reste pourtant un franc tireur, prudent dans l'affichage des ruptures qu'il incarne par rapport à ses pairs. Il oriente les recherches de nombreux chercheurs qui, à sa suite, développent des travaux sur les perceptions de l'espace, des paysages et des identités régionales ; proposent une relecture politique de l'histoire du XIX^e siècle ; et accordent une priorité aux sensibilités et aux imaginaires sociaux⁴. La large réception en France des travaux d'Alain Corbin a cependant suscité quelques réserves chez certains historiens qui voient là une forme de dissolution de l'histoire sociale. À l'étranger, notamment au Japon et aux États-Unis, les ouvrages d'Alain Corbin, le plus souvent traduits, rencontrent un large succès, et incarnent un « tournant culturel à la française » (Dominique Kalifa)⁵.

Roger Chartier : une histoire culturelle du social

Roger Chartier (1945-) est l'un des premiers historiens français à proposer une définition clairement affichée de l'histoire culturelle. À partir de la fin des années soixante-dix, plusieurs de ses textes visent à montrer les singularités de cette « histoire culturelle » qu'il appelle de ses vœux. Les réflexions épistémologiques et historiographiques de l'auteur s'accompagnent d'un travail empirique constitué de recherches personnelles et de direction d'ouvrages collectifs, qui sont autant de mises en œuvre des approches préconisées dans les textes plus théoriques. Cette caractéristique renforce incontestablement les propositions de Roger Chartier. Il est, en 1975, l'un des plus jeunes contri-

4. Anne-Emmanuelle Demartini et Dominique Kalifa, dir., *Imaginaire et sensibilités au XIX^e siècle*, Études pour Alain Corbin, Paris, Créaphis, 2005.

5. Dominique Kalifa, « Alain Corbin and the Writing of History », *French Politics, Culture & Society*, 22, 2 (2004).

buteurs de la trilogie *Faire de l'histoire* dirigée par Jacques Le Goff et Pierre Nora. Il co-dirige en 1978 la *Nouvelle histoire*, dirige en 1986 le troisième volume de l'*Histoire de la vie privée* et co-dirige, avec Henri-Jean Martin, la monumentale *Histoire de l'édition française* publiée à partir de 1982. *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime* (1987), *Les Usages de l'imprimé* (1987), *Les origines culturelles de la Révolution française* (1990) confirment la visibilité des approches préconisées par l'auteur, bien au-delà des seuls modernistes et/ou spécialistes de l'histoire du livre. Son ancrage institutionnel se renforce parallèlement : assistant d'histoire moderne à l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne, élu en 1975 maître assistant à l'École des hautes études en sciences sociales, Roger Chartier devient directeur d'études en 1984. Le milieu des années quatre-vingt est aussi le temps de la reconnaissance internationale (surtout nord-américaine dans un premier temps) des travaux de l'historien du livre et de la lecture. La publication en 1988 d'un recueil d'articles sous le titre *Cultural History* est à ce titre un moment clef⁶.

Un texte de Roger Chartier, publié dans un numéro spécial des *Annales* à l'automne 1989 sous le titre « Le monde comme représentation », permet de comprendre les principaux déplacements des problématiques à l'œuvre⁷. La couverture de la revue présente l'article comme une « redéfinition » de l'histoire culturelle et place l'article dans un ensemble de textes qui visent à répondre à l'appel de la rédaction publié en mars-avril 1998 : « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ». C'est dans cette conjoncture historiographique que l'article est publié en France. Roger Chartier ouvre son propos en révoquant « en doute » le point de départ de l'éditorial des *Annales* qui postulait simultanément la crise générale des sciences sociales et la vitalité maintenue de la discipline historique⁸. L'auteur expose les

6. Roger Chartier, *Cultural History. Between Practices and Representations*, Cambridge, Polity Press-Cornell University Press, 1988.

7. Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales E.S.C.*, 6 (novembre-décembre 1989), p. 1505-1520.

8. Cette prise de distance de Roger Chartier par rapport à la rédaction des *Annales* empêche d'interpréter sa définition de l'histoire culturelle comme une nouvelle vulgate qui serait la position officielle des *Annales* et de l'EHESS. Cette configuration confirme la pluralité de pratiques perceptibles au sein de l'EHESS. L'idée d'une École des *Annales*, unifiée autour d'un corpus de pratiques et de théories, est moins que jamais vérifiée dans cette conjoncture historiographique. Sur le « tournant critique », voir : Christian Delacroix, « La falaise et le rivage. Histoire du " tournant critique " », *Espaces Temps*, 59-61 (1995), p. 86-111. Une

principales caractéristiques de l'histoire des mentalités à la française — l'étude de nouveaux objets et la fidélité aux méthodes de l'histoire économique et sociale — afin, dans un second temps, de mieux souligner les principaux déplacements qui, sous la forme de trois renoncements, caractérisent à ses yeux la conjoncture historiographique. La renonciation au projet d'une histoire globale ; le reflux de la définition territoriale des objets de recherche ; enfin, et surtout, la fin du primat accordé au découpage social « considéré comme apte à organiser la compréhension des différenciations et des partages culturels » témoignent de la « distance prise, dans les pratiques de recherche elles-mêmes, vis-à-vis des principes d'intelligibilité qui avaient gouverné la démarche historique depuis vingt ou trente ans ». Roger Chartier plaide ensuite pour un déplacement essentiel : il s'agit de passer, comme l'affiche le sous-titre d'une partie de l'article, « de l'histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social ». Il appelle de ses vœux une histoire des appropriations, conçue comme « une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent ». Cette démarche est fortement inspirée par *L'invention du quotidien* (1980) de Michel de Certeau. Partir des objets, des formes, des codes, et non plus des groupes sociaux ; centrer le regard sur des principes de différenciations plus divers (sexuels, générationnels, religieux...) ; accorder une grande attention à la matérialité et à la réception des textes dessinent les fondements d'une histoire culturelle qui doit travailler sur les luttes de représentations, les « stratégies symboliques », qui construisent la hiérarchisation de la structure sociale. Roger Chartier mobilise, pour avancer et discuter ses propositions, des références diverses, outre Michel de Certeau, Pierre Bourdieu, Michel Foucault et Norbert Elias. Enfin, l'auteur s'inscrit explicitement dans une « fidélité critique » à la tradition des *Annales* en aidant à « reformuler la manière d'arrimer la compréhension des œuvres, des représentations et des pratiques aux divisions du monde social que, tout ensemble, elles signifient et construisent ». Cet article s'impose rapidement comme un repère historiographique fort. Il devient une référence majeure pour des historiens de sensibilités diverses, travaillant non pas seulement sur l'époque moderne, et de générations différentes.

En 1998, la publication du recueil de textes *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude* permet une meilleure visibilité encore des propositions de Roger Chartier⁹. Les propositions de Roger Chartier ne sont pas sans rappeler celles, contemporaines, de Daniel Roche. Par-delà leur proximité intellectuelle — qui se traduit par la co-signature de plusieurs textes au cours des années soixante-dix —, et des premiers travaux assez proches sur les sociabilités académiques au xviii^e siècle¹⁰, les propositions de Roger Chartier et de Daniel Roche ne se recouvrent cependant pas totalement. Le premier demeure avant tout un historien du livre et de la lecture, qui lie étroitement l'étude des textes, celle des objets matériels et des usages qu'ils engendrent dans la société. Le second est plutôt un historien des diffusions et des pratiques sociales, davantage ouvert à d'autres objets culturels qui relèvent de la « culture matérielle ». Une génération sépare nos deux auteurs. Cette situation pèse lourd dans leur itinéraire respectif et leur pratique d'historien. Daniel Roche, qui engage ses premières recherches à l'aube des années soixante, au moment de l'apogée de l'histoire économique et sociale, demeure profondément marqué par ce moment historiographique. Cette fidélité place son œuvre à la confluence de l'histoire économique et sociale et de l'histoire culturelle.

Les modalités institutionnelles qui gouvernent pour une part la réception des propositions de nos deux auteurs présentent quelques différences significatives. Roger Chartier, conformément à l'une des caractéristiques majeures de l'EHESS, s'inscrit dans un dense réseau d'échanges internationaux, relayé par une stratégie de traduction de ses écrits. Privilégiant initialement l'espace nord-américain cette stratégie s'est élargie ses dernières années à l'Amérique latine. Par-delà le seul espace académique, son rôle de producteur délégué à France Culture (« Les Lundis de l'Histoire » où il succède à Denis Richet) et sa collaboration au *Monde des livres* depuis la fin des années quatre-vingt lui permettent de toucher un large public. Sa nomination en décembre 2006 au Collège de France, où il succède à Daniel Roche, sur une

9. Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.

10. Roger Chartier, « L'Académie de Lyon au xviii^e siècle. Étude de sociologie culturelle », *Nouvelles Études Lyonnaises*, Genève, Droz, 1969, p. 131-250. La thèse d'État de Daniel Roche, précédée de nombreux articles, est publiée à la fin des années soixante-dix : Daniel Roche, *Le Siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux (1680-1789)*, Paris, Mouton, 1978.

chaire intitulée « Écrit et cultures dans l'Europe moderne », confirme cette réussite à la fois intellectuelle, scientifique et institutionnelle.

Jean-François Sirinelli : une histoire culturelle du politique

Professeur à l'Institut d'études politique de Paris, directeur du Centre d'histoire de Sciences Po, co-directeur de la *Revue historique*, Jean-François Sirinelli occupe une place institutionnelle centrale chez les historiens contemporanéistes. Cet itinéraire d'un historien né au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (1948) est assez représentatif de celui d'une génération d'historiens contemporanéistes qui ont choisi d'élargir chronologiquement leur questionnement, de l'entre-deux-guerres vers le « temps présent », et de quitter les rives de l'histoire économique et sociale afin de participer à une réhabilitation d'une histoire du politique, bientôt fécondée par la montée en puissance de l'histoire culturelle. Élève de René Rémond, Jean-François Sirinelli choisit en 1973 un sujet de thèse d'État consacré aux khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres. Centré sur l'engagement, ce travail, soutenu en 1986, est aussi une tentative assumée d'histoire « socio-culturelle ». Il est également l'occasion pour l'auteur de mettre en œuvre des outils conceptuels (la mise en lumière de générations, l'étude d'itinéraires croisés, l'observation de structures de sociabilité) qui seront ensuite mobilisés sur d'autres terrains. Cette thèse souvent reçue comme une analyse d'histoire politique, appropriation renforcée par le développement contemporain d'une histoire sociale des intellectuels colorée par la sociologie de Pierre Bourdieu, demeure pourtant très attentive à la question de la mobilité sociale et à l'insertion des intellectuels au sein de la société tertio-républicaine¹¹. Jean-François Sirinelli ne reste d'ailleurs pas prisonnier de cette forme d'histoire des intellectuels qu'il a fortement contribué à structurer par la mise en place, en 1985, d'un séminaire à l'Institut d'histoire du temps présent du CNRS. L'attention portée aux phénomènes de médiation, de circulation et de réception était déjà perceptible dans ce travail de doctorat, et permettait une mise en œuvre sur d'autres terrains. Cette manière de faire allait colorer tout un courant

11. Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1988. Deux ouvrages suivront : *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au xx^e siècle*, Paris, Fayard, 1990 et *Sartre et Aron, deux intellectuels dans le siècle*, Paris, Fayard, 1995. Et un manuel, co-signé avec Pascal Ory : *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986.

de l'histoire culturelle en France au cours des années 80 et 90, notamment chez les spécialistes du xx^e siècle.

À partir des années 90, Jean-François Sirinelli plaide avec continuité pour une fécondation réciproque entre l'histoire culturelle et l'histoire politique. La notion de « culture politique », empruntée à la science politique, et que Jean-François Sirinelli, avec d'autres comme notamment Serge Berstein, mobilise largement, permet des avancées historiographiques incontestables. L'auteur est également l'un de ceux qui tentent de mieux asseoir une histoire culturelle ; désormais permise par une conjoncture intellectuelle caractérisée par la réhabilitation du « sujet pensant et agissant ». Cette volonté passe par la construction d'une définition opératoire. Amorcée dans le cadre de *l'Histoire des droites en France* (1992), cette réflexion, au centre du séminaire que Jean-François Sirinelli anime depuis 1989 avec Jean-Pierre Rioux¹², aboutit en 2005 à une formule plus ramassée :

l'histoire culturelle, c'est-à-dire faire l'histoire de la circulation du sens au sein d'une société, le sens étant entendu tout à la fois comme direction et comme signification. L'une des définitions possibles de l'histoire culturelle est bien, en effet, qu'elle est une double histoire du sens, et l'attention portée sur deux aspects d'un même mot se justifie pleinement : la signification se modifie avec la circulation et les phénomènes de représentations collectives étudiés ne peuvent être dissociés des mouvements cinétiques qui les affectent¹⁵.

Ses recherches se centrent de plus en plus sur l'après-45. Il est l'un des premiers historiens français à travailler sur les années 60, et à réfléchir à l'histoire de la « culture de masse »¹⁴. Cet investissement historien des années 60 — aujourd'hui largement relayé par de plus jeunes générations d'historiens — permet à Jean-François Sirinelli de s'interroger sur la possibilité de construire une « histoire du temps présent » qui adopte les démarches de l'anthropologie historique. La réponse apportée est prudemment réservée. Le « pacte anthropologique » est fondé, rappelle l'auteur, sur l'éloignement, géographique ou chronologique. Il n'en reste pas moins vrai qu'il s'agit probablement là, comme l'indique Jean-François Sirinelli, de l'un des principaux en-

12. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.

13. Jean-François Sirinelli, *Comprendre le xx^e siècle français*, Paris, Fayard, 2005, p. 22.

14. Jean-François Sirinelli, *Les baby-boomers. Une génération 1945-1969*, Paris, Fayard, 2003 ; et *Les vingt décisives, 1965-1985*, Paris, Fayard, 2007.

jeux historiographiques des années à venir. Ajoutons que la relation aux autres sciences sociales est l'un des défis qui se posent à l'historien du temps présent. Cette situation, pointée par les historiens depuis deux décennies, est un paramètre d'autant plus sensible que les historiens abordent des périodes, des années 60 à aujourd'hui, qui ont fait l'objet d'une large investigation des sciences sociales, notamment la sociologie qui s'institutionnalise en France à la fin des années 50. Le développement de l'histoire culturelle contribue à déplacer des clôtures disciplinaires qui ne correspondent plus toujours aux pratiques des chercheurs, même si elles conservent toute leur légitimité et leur efficacité académiques¹⁵.

Les travaux de Jean-François Sirinelli illustrent l'une des formes d'histoire culturelle et politique désormais bien installée au sein du paysage historiographique français. L'écart est grand avec les courants anglo-saxons influencés par le *linguistic turn* et les *cultural studies*. Jean-François Sirinelli est, avec Jean-Pierre Rioux et Pascal Ory, le chef de file d'une histoire culturelle à la française qui reste conçue comme une forme d'histoire sociale. Une « histoire sociale des représentations » souligne Pascal Ory. Cette histoire culturelle participe pleinement des échanges internationaux qui se sont accélérés depuis les années soixante. À ce titre, elle partage certaines des problématiques habituellement rangées sous la rubrique de *New cultural history*. Quelques historiens français — Roger Chartier joue un incontestable rôle de « passeurs »¹⁶ — ont contribué à la formulation de ce courant

15. Par exemple : Philippe Poirrier, « Le patrimoine : un objet pour l'histoire culturelle du contemporain ? Jalons pour une perspective historiographique » dans Soraya Boudia, Anne Rasmussen et Sébastien Soubiran, dir., *Patrimoine, savoirs et communautés savantes*, Rennes, PUR, 2007.

16. Cette posture de « passeur » se concrétise notamment dans les comptes rendus réguliers que Roger Chartier donne au Monde à partir de 1987. Une grande place est accordée aux historiens étrangers, italiens (Carlo Ginzburg, Giovanni Levi), américains (Natalie Davies, Svetlana Alpers, Michael Fried, Anthony Grafton, Keith Baker, Robert Darnton), anglais (Francis Haskell, Geoffrey Lloyd) ou espagnols (Francisco Rico). Cette volonté de rendre accessible des ouvrages étrangers, traduits ou non, est présentée par l'auteur comme un devoir scientifique et civique, mais aussi comme une façon de dépasser les seules traditions nationales. Il s'agit alors de rendre compte que « l'histoire, comme les autres savoirs, les productions esthétiques ou les pratiques culturelles, est entrée dans l'âge des métissages. Il n'y a rien là à regretter, tout au contraire. Il faut plutôt saisir cette invitation pour porter plus loin encore le regard » (Roger Chartier, *Le jeu de la règle. Lectures*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, p. 14). À partir du début des années quatre-vingt-dix, ce travail,

transnational. Pourtant, il nous semble que l'histoire culturelle telle qu'elle est pratiquée en France reste encore largement comprise comme une modalité de l'histoire sociale. Ce « French Style » est clairement perçu par la critique anglo-saxonne¹⁷.

Ces trois itinéraires n'épuisent certes pas les différentes modalités de l'histoire culturelle présente au sein d'un paysage historiographique français qui se caractérise, depuis deux ou trois décennies, par un large éclectisme. L'affirmation de l'histoire culturelle relève probablement moins d'une spécialisation nouvelle, que de la continuation du processus d'élargissement du territoire de l'historien. Des raisons endogènes expliquent la cristallisation de cette forme de pratique historique. L'affirmation de l'histoire culturelle a été — dès les années soixante-dix — pour certains historiens une stratégie visant à sortir des paradigmes d'une l'histoire économique et sociale fortement colorée par des approches quantitativistes. Le déclin du marxisme, comme théorie scientifique et horizon politique, et des pensées du déterminisme socio-économique en général, a accéléré ce processus. Dans cette nouvelle conjoncture, l'histoire culturelle s'affiche comme une histoire renouvelée des institutions, des cadres et des objets de la culture. Elle permet de réintégrer au sein du questionnaire historien les expressions les plus élaborées de la culture et des savoirs sans pour autant négliger les pratiques du plus grand nombre. L'attention portée aux phénomènes de médiation, de circulation et de réception des biens et objets culturels témoigne de la volonté largement partagée d'échapper aux apories de l'ancienne histoire des idées. Des raisons exogènes au champ disciplinaire peuvent aussi être avancées¹⁸. Le glissement opéré par l'historiographie française, de l'économique au

mené avec continuité, vise aussi à contrer les approches prônées par les adeptes du Linguistic Turn. Roger Chartier ne manque pas une occasion pour rappeler l'inscription nécessaire de la discipline historique au sein des sciences sociales, et pour dénoncer les apories réductrices du Linguistic Turn. Voir Roger Chartier, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, avril 2003, 31 (avril 2003) p. 13-24.

17. William Scott, « Cultural History, French Style », *Rethinking History*, 3-2 (summer 1999), p. 197-215. Voir aussi les conclusions d'une enquête internationale : Philippe Poirrier, dir., *L'histoire culturelle. Un tournant mondial de l'historiographie ?*, Dijon, Eud, 2007. (à paraître). Carl Boucharad est l'auteur du chapitre consacré à l'histoire culturelle au Canada.
18. Ce point est particulièrement développé par Jean-Pierre Rioux, « Histoire culturelle » dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan, dir., *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006.

social, puis du social vers le culturel, s'est réalisé — non sans décalages à l'échelle des périodes étudiées et des trajectoires individuelles des chercheurs — dans le même temps où le volontarisme économique n'avait plus valeur de *credo* et où une plus large place était faite, au sein de la société française, aux interrogations sur les usages politiques et culturels du passé. Ajoutons que l'autonomie croissante du culturel, et de ses acteurs, dans nos sociétés, le rôle majeur des industries culturelles, la place revendiquée de nouveaux usages du temps dans le cadre des loisirs ne peuvent qu'interpeller les historiens et peser sur le choix et le découpage des objets de recherche. Au final, l'histoire culturelle française se présente surtout, selon l'expression de Jean-Yves Mollier, comme une « discipline carrefour »¹⁹.

19. Jean-Yves Mollier, « Histoire culturelle » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, dir., *Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 266-267.

